Nathalie Birault, malentendante et fondatrice d'Odiora, société spécialisée dans les bijoux pour appareils auditifs, et son associé Bruno Savage, créateurs des masques transparents Sourire.
Bruno Amsellem/Divergence

Les altérations de la vie masquée

Depuis quelques mois, nous faisons l'expérience inédite de la vie derrière un masque. Un objet qui bouleverse notre relation aux autres, mais aussi au monde et à nous-mêmes.

Le 2 septembre, dans cette école maternelle de l'Oise, les retrouvailles bruyantes des plus grands couvrent la timidité muette des plus jeunes. Rien d'exceptionnel en somme, si ce n'est le désarroi à la porte de la petite section. Le carré bleu qui barre le visage de leur toute première maîtresse laisse les petits nouveaux interdits. En tout cas, c'est ce que l'institutrice croit lire dans les regards qui convergent vers son visage. Vingt ans qu'elle enseigne là, trente ans qu'elle enseigne tout court, elle n'hésite pas et lève le masque. Un court instant, insiste-t-elle, juste pour que s'évanouissent les frayeurs naissantes. Apaisement immédiat.

Certes, nous ne découvrons pas tous un univers entièrement neuf en ce mois de septembre. Pourtant l'expérience de ces enfants n'est pas si éloignée de notre quotidien, désormais masqué. Car nous aussi, nous peinons parfois à reconnaître des visages ou à mémoriser ceux que nous croisons pour la première fois. Nous peinons à éviter les malentendus, cherchons en vain les émotions qui nous guidaient jadis, guettons le plissement des yeux ou l'ombre du regard. Et bien souvent, nous aimerions tomber le masque pour goûter encore à la spontanéité perdue.

Cette nostalgie n'a rien d'étonnant pour le neurologue Laurent Cohen, qui exerce à l'hôpital de la Salpêtrière et à l'Institut du cerveau. La reconnaissance d'un visage, rappelle-t-il, mobilise diverses zones cérébrales qui ont chacune une fonction bien précise. *« L'une d'elles s'occupe d'identifier un visage, une autre y détecte le moindre changement, une autre encore les émotions, tandis qu'une dernière se consacre à la lecture sur les lèvres. »*

Avec le port du masque, notre cerveau poursuit ces multiples tâches mais se trouve sans cesse confronté à l'incertitude. D'où un sentiment de flottement, et parfois de malaise. D'autant que nous ne pouvons plus, poursuit le neurologue, effectuer les *« jugements qui nous permettaient quasi immédiatement d'évaluer la confiance que l'on pouvait faire à quelqu'un »*.

Dans la rue, plus aucun signe visible ne vient adoucir un geste maladroit, ou sceller une complicité fugace.

Sans doute, rassure encore Laurent Cohen, les yeux continuent à nous livrer beaucoup d'indices comme une grande part des émotions, et c'est d'ailleurs le haut du visage que nous regardons en premier pour reconnaître quelqu'un. Mais dans la rue, plus aucun signe visible ne vient adoucir un geste maladroit, ou sceller une complicité fugace, et tout semble se noyer dans l'indifférence. Ces visages à moitié couverts nous paraissent même parfois irréels, voire hostiles. Ils nous rappellent d'autres temps et d'autres épidémies, comme cette scène saisie par l'écrivain Heinrich Heine en mars 1832 à Paris. Le carnaval bat son plein, quand soudain un homme dans la foule en liesse soulève son masque et dévoile son visage rongé par le choléra.

« Rien n'est peut-être pire que l'homme sans expression, que l'homme masqué dont on ne peut deviner ni les intentions, ni les émotions, analyse l'historien des sensibilités Hervé Mazurel (1). *Et l'anonymisation croissante produite par le port du masque, comme l'incertitude générale qui pèse ainsi sur nos interactions, produit une forme d'anxiété latente et résiduelle, ainsi qu'une souffrance sourde et diffuse, liée au triste et soudain refroidissement de nos relations sociales. »*

Au printemps, la vie masquée pourtant fut d'abord désirée – du fait de la rareté de ces outils de protection –, puis saluée, car elle actait la fin du confinement. Elle suscite depuis peu davantage de doutes et de débats. Certains, ●●●

●●● minoritaires, refusent de s'y plier. D'autres, plus nombreux, s'interrogent sur ses répercussions. Jusque dans l'exercice de la justice. Le 4 septembre, à la cour d'assises spéciale de Paris. Le procès des attentats de janvier 2015 vient de s'ouvrir et le masque s'invite dans l'enceinte judiciaire. *« Vous allez juger un homme masqué ! »*, lance un avocat à l'adresse du président du tribunal qui, le lendemain, permet aux accusés de comparaître à visage découvert – avant de réitérer l'obligation du port du masque pour tous. Cette hésitation souligne combien la vérité d'un homme s'accommode mal de la dissimulation de son visage, même par temps de crise sanitaire. Et combien un visage masqué risque de perdre une part de son humanité.

La vie masquée ne bouscule pas seulement notre vie collective, elle modifie notre perception de ce qui nous entoure, et de nous-mêmes.

Les sourires, dissimulés derrière les masques, s'affichent dessus. *Véronique Durruty/VOZ'Image*

« Ce masque est un obstacle à la relation éthique à l'autre, tranche la philosophe Marie-Françoise Salès. *Pour Emmanuel Levinas, le visage est signe d'humanité et engage ma responsabilité vis-à-vis de l'autre. Mais le visage masqué est-il encore un visage ? »* Ce dont il nous prive, ce sont en premier lieu les sourires, avance celle qui vient de consacrer un ouvrage à ce sujet (2). *« On a besoin du sourire de l'autre pour sourire soi-même,* ajoute-t-elle. *Sans doute sourit-on plus sincèrement sous le masque, puisqu'on peut se libérer de la contrainte sociale, mais on sourit moins. Or les sourires manifestent notre manière de réagir au monde, de l'habiter, d'exister en résumé. »*

C'est notre relation sensible au monde qui se trouve ainsi chamboulée. Car la vie masquée ne bouscule pas seulement notre vie collective, elle modifie notre perception de ce qui nous entoure, et de nous-mêmes. Il y a d'abord la gêne pour respirer ou la sensation de chaleur qu'il provoque (3). Et puis, les sens sont affectés.

Outre la vue et l'audition, l'odorat est sens dessus dessous. *« On se trouve coupé, au marché, du plaisir associé à l'odeur des fleurs, des fruits, des légumes,* poursuit Hervé Mazurel… *Et j'ajouterais que le masque nous contraint également à nous sentir nous-mêmes, autrement que nous n'en avons l'habitude. Non pas via notre parfum mais dans la compagnie permanente de notre haleine, de nos effluves intimes… Ce qui n'est pas sans introduire, dans notre rapport à soi, comme une inquiétante étrangeté. »* Ce trouble, minuscule et dérangeant, agit en révélateur de ce qui est devenu imperceptible en temps ordinaire. L'importance des sens, d'abord, oubliés dans cette époque vouée au numérique. Et notamment de la voix, comme le souligne la philosophe Claire Marin.

« Depuis le confinement, on a redécouvert à quel point la voix est incarnée, individuelle et comment nous pouvons travailler à ses nuances d'intonation. De façon plus générale, nous allons réinvestir autrement nos corps, réapprendre d'autres gestes. » La vie masquée nous rappelle ensuite la place des autres, de tous les autres, bien au-delà de notre cercle d'affinités. *« À la fin d'une journée,* note encore Claire Marin, *on réalise l'importance de ces micro-échanges, de cette dose minimale de sourires dont l'absence rend la vie bien triste. »* Et même, suggère Marie-Françoise Salès, l'altérité. *« Malgré tout ce dont il nous prive, le masque nous fait mesurer le besoin que nous avons de l'autre et en même temps, il rend visible la distance absolue qui nous sépare de lui, qui restera toujours un mystère. »*

Béatrice Bouniol

(1) Un entretien complet sur la-croix.com
(2) Des sourires et des hommes. Une approche philosophique, *Bayard, 2020, 356 p., 19,90 €.*
(3) Selon le sondage Harris Interactive pour LCI sur le port du masque, réalisé le 20 août, ceux qui déclarent ne pas le porter systématiquement motivent leur comportement par les difficultés à respirer (53 %) et la sensation de chaleur (41 %).

sur la-croix.com
Vu du Japon : avec le masque, « j'essaye de sourire avec les yeux »

repères

Le masque sous l'œil des sociologues

Depuis le début du confinement, une équipe rassemblant des sociologues des universités de Toulouse et de Nice et de l'École des mines de Paris enquête sur le port du masque.

Ils ont déjà recueilli 1 118 témoignages du 3 au 12 avril et 620 après le déconfinement.

En ressort une adoption très rapide du masque par les citoyens, alimentée par la peur de la contagion et la rareté de ces outils de protection, puis par le désir de retrouver une vie sociale.

« Cet appétit général pour les masques en France tranche avec la situation américaine,* note Franck Cochoy, coordinateur de l'enquête, *où le masque est devenu très tôt un marqueur politique, divisant démocrates et républicains. »

La crainte de se faire verbaliser ne doit pas être négligée et génère des pratiques telles que le port du même masque plusieurs jours, ou son positionnement sous la bouche.

Cette adhésion au masque est très dépendante de l'évolution de la situation sanitaire. D'où l'importance d'un troisième appel à témoignages lancé par les sociologues sur le site maskovid.limequery.org